

## 11. La maison du mort

N'importe qui se serait contenté du chalet qu'Ariane habitait, même si certains d'entre vous auraient tordu le nez en ronchonnant qu'il faisait prétentieux et nouveau riche, ce qui, entre nous n'exclut pas le risque de redevenir pauvre.

Le nouvel enrichi avait dû baver d'envie devant les grandes demeures excessivement bourgeoises qui se partagent les rives du lac du Bourget et, en manant de Sous-Préfecture qu'il était, il en avait fait une réplique modeste, façon savoyarde, à la mesure de ses moyens, le long d'un lac plus accessible à sa bourse, à une époque où la construction ne coûtait que les coups de pieds au cul pour transporter les matériaux et les mettre en œuvre.

Un gros chalet prétentieux et nouveau riche mais chaleureux et confortable, caché au milieu des mélèzes, dans un vaste parc qui jouxtait le lac mais dont l'étendue n'avait aucun rapport avec celle de sa fortune. Pour faire sérieux, on avait même construit un embarcadère, là même où j'avais débarqué d'une manière peu glorieuse.

L'extrémité du lac et ses rapides de cauchemar en étaient encore assez éloignés mais l'imagination avait fait le reste. Le fondateur de la dynastie s'était mis en tête d'y recevoir quelque donzelle convoitée du voisinage, arrivant sur sa gondole entorchée, pendant que lui, le maître de céans, était là pour l'accueillir dans sa tenue de soirée de Sous-Préfecture, entouré d'instrumentistes à cordes raclant des airs langoureux sur des violons miaulant l'amour.

En réalité, comme vous allez le voir, ses espérances de bonne fortune se conclurent plus prosaïquement par une furtive saillie ancillaire dans les combles surchauffés, un soir d'été, ce qui est toujours bon à prendre.

Il faut voir les choses en face, les femmes dont nous sommes amoureux n'existent souvent que dans notre esprit grâce à une sorte d'investissement sentimental qui n'a que peu de rapport avec l'objet de notre rut. Celui-ci ne sert que de catalyseur, pour ne pas dire

d'émulateur à notre passion, terme que comprendront ceux qui savent l'informatique.

C'est une caractéristique de la jeunesse de ne pas regarder à la dépense lorsqu'il s'agit de sentiments, mais ça l'est aussi d'en rabattre aussi vite avec ses prétentions lorsque la femme convoitée est par trop inaccessible, de peur qu'à vouloir trop embrasser on n'étreigne le vide.

C'est ce qui était arrivé au grand-père d'Ariane qui s'était senti autorisé d'en pincer pour une riche héritière, reléguée estivale comme lui, lorsque sa réussite lui avait permis d'acquérir le bois jouxtant la propriété du père de celle-ci, d'en faire un parc et d'y construire cette demeure qui ravalait toutes celles alentours au rang de bicoques.

Rien dans notre expérience de la vie ne permet d'affirmer qu'on peut conquérir le cœur d'une femme avec des marques extérieures de richesse. J'en entends qui dubitent et font la moue, alors qu'ils se débouchent les oreilles : j'ai dit le cœur d'une femme et non pas son cul ! Pourtant nous en faisons une règle quasiment biologique puisqu'il est admis que le paon qui fait la plus belle roue remporte la paonne.

Darwin a jeté un pavé dans la mare mais ses hypothèses sur l'évolution ne sont pas entrées dans les esprits. On s'en tient généralement aux théories antérieures, fondées sur le bon sens, qui flattent la conception commune de la justice sociale. À quoi sert la réussite ? À enlever la fumelle, pardi ! Cette assertion ne révèle que notre penchant pour un monde simple, articulé autour de relations de cause à effet, plutôt que ce qui se passe dans la réalité.

Le bon sens, qui pourrait n'être qu'une sécrétion de la pensée, efficace dans l'environnement immédiat comme la géométrie euclidienne l'est à l'échelle de ma cour supposée plane, crée plus de problèmes qu'il n'en résout lorsqu'on l'extrapole dans la durée de l'évolution ou dans l'étendue de l'univers.

Pour ma part, je voudrais bien que tout soit simple et limpide mais la vie me prouve à chaque instant qu'il n'en est rien et tout me

semble horriblement complexe et relatif. Je voudrais bien cesser de tout ordonner, expliquer, réglementer, moraliser mais je sens que si j'y suis ramené malgré moi ce n'est pas dû au fait qu'un ordre existe quelque part, qu'il faut découvrir, mais parce que j'ai une horreur congénitale du désordre, de l'incertitude et de la complexité. Pour faire court, je veux réduire le monde à ce que je peux comprendre.

Le grand-père d'Ariane en fit l'expérience douloureuse et c'est ce qui le fit s'intéresser à Darwin et à sa bonne, du moins le temps qu'il consacrait à venir s'emmerder au chalet, après avoir traité l'ex-élue de son cœur de coquette. Aujourd'hui il aurait dit salope.

En réalité, lorsqu'il eut, à son sens, fait suffisamment connaissance avec cette dernière pour s'autoriser à le faire, il lui envoya une imposante botte de roses rouge pétard, si cette couleur existe, accompagnée d'une invitation en bonne et due forme pour l'informer qu'il l'enverrait chercher par une embarcation illuminée de torches à dix-neuf heures trente pétantes, rompez les rangs.

Il aurait voulu l'envoyer chercher en gondole mais ce qu'il trouva de plus rapprochant, quant à la couleur tout du moins, ce fut une affreuse barque noire à fond plat et au museau tronqué.

Quand l'embarcation revint de chez la donzelle, avec ses torchères plus fumeuses qu'une raffinerie saoudienne, il fit donner le quatuor à cordes, qu'il avait fait monter exprès pour cela de la Sous-Préfecture, et qui exécuta sans merci un air rendu méconnaissable par le désaccord des instruments qui avaient trop attendu dans l'air humide et froid du bord du lac.

Sur le banc de la barque où aurait dû prendre place l'aimée, les yeux baissés et l'air modeste, il y avait une grosse botte de poireaux avec un mot piqué dessus : “ Un service en valant un autre, je vous débarrasse de vos roses, débarrassez-moi de mes poireaux. Pour ce qui est de votre convocation, je ne peux m'y rendre et je le regrette d'autant plus que je suis sûre que la soirée sera gaie et spirituelle...”

La dernière fois qu'ils se virent, je parle du grand-père d'Ariane et de sa riche voisine, ce fut sur le pont du bateau à aubes, le vingt

et un août mille neuf-cent-trente-neuf.

Le grand-père d'Ariane avait emmené sa bonne dans cette croisière bon marché pour l'épater. Il parlait même de racheter le rafiot et de développer la flotte et, les pouces dans les emmanchures du gilet tout en songeant au prétexte qu'il pourrait trouver pour licencier la pécore, souvenez-vous que je vous ai parlé d'une furtive saillie ancillaire, il lui donnait à admirer le paysage qui défilait sous leurs yeux dans lequel figurait son riche chalet néo-savoyard qu'elle connaissait plutôt mieux de l'intérieur puisqu'elle passait son été à l'entretenir.

Puis son regard croisa par hasard celui de la belle qui l'avait dédaigné. Regard plein de la hautaine certitude de la qualité de son rang et affranchi de toute considération à son endroit, lui qui sortait avec sa domestique. Cela l'humilia au point qu'il l'aurait massacrée s'il n'était resté sidéré comme un lapin dans le faisceau de ses phares à iode.

Il parvint à libérer son regard, ses yeux la traversèrent et se portèrent sur la rive, au-delà d'elle. Mais il sentait encore les yeux bleu-acier l'envahir avec un mépris d'occupant et ne trouva rien d'autre qu'à s'exclamer : “Doux Jésus, mais n'est-ce pas le Chancelier Hitler que je vois se promener sur l'esplanade du casino ?” Il se demandait pourquoi il n'avait trouvé que ce personnage à invoquer, lorsqu'une vague de curiosité déclenchée par sa phrase déplaça la foule compacte des passagers vers la lisse bâbord et fit se retourner le navire comme je l'ai dit auparavant.

Depuis le lac, on montait vers le chalet en traversant une prairie bordée de mélèzes qui n'avait dû être pelouse que le temps de se mordre les poings et d'admettre qu'il y avait plus à tirer, si j'ose dire, du côté des chambres de bonne que de celui du débarcadère, et on arrivait sur une large terrasse dallée, où de gros bancs de pierre tournés vers le rivage permettaient de se geler le cul en contemplant le lac vide et noir.

Je l'ai dit, le chalet était chaleureux et confortable. En y entrant, on plongeait mollement dans une odeur de sapin patiné de vieille encaustique, de fromage fondu et d'eau de vie de kirsch.

La porte massive s'ouvrait sur un vestibule, une sorte d'enclos plutôt, pour ne pas dire une cathèdre, dont les parois de bois ne montaient guère plus haut que la poitrine.

L'arrivant pouvait s'asseoir sur de confortables et hideuses banquettes de cuir, défaire ses chaussures crottées et enfiler de voluptueux chaussons de feutre, tout en profitant de l'amitié de ses hôtes, attablés dans la salle à manger. De toute évidence, on venait là pour bouffer, pour boire et se taper sur le ventre.

Du sol aux murs, tout était en bois, hormis le fond de cheminée et l'énorme poêle en pierre qui réchauffait toute la maison. C'était le règne du coucou suisse, du nain bavarois, de la canne ferrée gravée d'un edelweiss, et de la biche bramant au clair de lune.

Ce n'était pas d'un goût terrible mais même les plus coincés ou les plus délicats d'entre vous, je veux parler de ceux qui tordent le nez en voyant la marque de nos rillettes ou l'interprète de notre Neuvième de Gustav Mahler, les plus délicats d'entre vous se laissaient prendre au jeu et oubliaient leurs petits sourires commiséreux à l'entrée. Car c'était peut-être cucul-la-praline mais on y était bien !

Et encore n'ai-je parlé que de l'entrée et de la salle commune, le reste de la maison tenant carrément du labyrinthe douillet. On accédait aux étages, combien y en avait-il, je ne saurais le dire, par deux escaliers qui démarraient de part et d'autre de la cheminée, dont l'un partait en face de l'entrée et l'autre sur la droite. Rien n'indiquait qu'ils communiquassent dans les niveaux supérieurs et pourtant j'ai vu plusieurs fois Ariane monter par l'un et redescendre par l'autre.

Il est vrai qu'elle était une varappeuse confirmée et qu'elle aurait pu trouver plus pratique de passer d'une chambre à l'autre en faisant de l'escalade sur les corniches des fenêtres, plutôt que de redescendre à la salle commune pour remonter dans les étages. Il

n'en reste pas moins que je suis presque certain que cela m'arriva aussi, alors que je peux affirmer que je ne suis jamais passé, même machinalement, d'une chambre à l'autre avec pitons, corde de rappel et mousquetons.

Ces escaliers bifurquaient, trifurquaient, vous comprendrez ce que je veux dire, se tortillaient de paliers en couloirs, montaient et descendaient sans cesse, si bien que vous surgissiez tout surpris au grenier alors qu'il vous avait semblé descendre suffisamment pour atteindre la cave.

D'ailleurs, l'aménagement du chalet était si complexe que l'on se demandait toujours à quelle fenêtre correspondait la chambre qui vous avait été attribuée et l'on était souvent surpris de la vue qu'elle dispensait alors que les tours et détours suivis pour s'y rendre en laissaient attendre une autre.

Les lits, copieusement matelassés de duvets, avaient des cadres de bois ancien que l'on pouvait faire craquer en s'étirant d'aise avec la bouillotte de grés enveloppée d'une chaussette de laine roulant sous la plante des pieds.

Aller au plume, dans ce doux labyrinthe, relevait de l'exploit et je ne doute pas que je n'aie été le seul à envisager de me munir d'une boussole et d'un altimètre bien que la solution réaliste aurait consisté à retrouver son chemin à l'aide d'un fil ou peut-être d'une corde à nœuds dont on rêvait qu'Ariane nous tînt le bout.

La plume, le bois, les heures heureuses, telle aurait pu être la devise de ce lieu qui évoquait irrésistiblement l'intérieur d'un coucou suisse. Même si vous n'attendiez personne, vous ne pouviez vous retenir de regarder l'heure à celui de la salle commune en vous demandant qui allait bien pouvoir venir.

Pourtant, le temps des grandes réunions familiales semblait avoir cessé, si bien qu'en plus du confort qu'on pouvait y ressentir, on était saisi de la nostalgie d'une chaleur humaine révolue.

Dans le grand silence du chalet meublé du craquement du bois et du cliquètement du coucou, on ne pouvait manquer d'évoquer les

cavalcades lointaines d'enfants et les grandes glissades dans des couloirs cirés, quelque part entre les étages, la mère d'Ariane s'époumonant dans la cuisine : “ pas sur vos chaussettes ! ”, tout en terminant les crêpes de la chandeleur qu'ils allaient venir dévorer, encore à demi plongés dans leur jeu comme on émerge du rêve.

Telle était la maison d'Ariane et le fait que j'ai été à demi-naufragé, donc à demi-rescapé, dans le temps que je la découvris cet après-midi d'automne, n'est peut-être pas étranger au sentiment de réconfort que j'y ressentis et que j'y retrouvai toutes les fois que j'y revins.

Cela nous ramène au naufrage d'août mil neuf cent trente-neuf et à ses conséquences : si cet événement vit la fin d'un grand nombre de personnes parmi lesquels la belle voisine méprisante et le grand-père d'Ariane, il fut le point de départ de la branche qui engendra cette dernière.

Le grand-père d'Ariane n'était pas encore marié quand il avait paonné devant sa voisine, à l'aube de sa carrière de reproducteur, avant de confier sa vie à l'embarcation funeste.

Certains se demanderont comment il est possible qu'Ariane descendît d'un homme qui mourut avant de procréer dans le mariage. Je préfère ne pas leur répondre. En revanche, demandez-moi de qui elle descendait et je vous répondrai : de la bonne, pardi ! Car, avec le capitaine, elle fut parmi les rares rescapés.

Ce fut une semaine avant la catastrophe aquatique que cette dernière avait appris au grand-père d'Ariane qu'il allait être papa.

Il en garda le lit pendant deux jours. Dans son opinion, les seins impressionnants de la bonne ne justifiaient pas la fondation d'une dynastie, du moins se voyait-il mal l'expliquer à sa sœur qui l'avait élevé, qui régenta sa vie et devant laquelle il ne serait pas passé à table sans se laver les mains même après sa réussite sociale et professionnelle. Surtout après lui avoir laissé entendre qu'il projetait de se ranger des voitures avec une gazière de la meilleure société.

La chose qui commençait de proliférer dans les entrailles ancillaires n'était pas le fruit d'une passion ardente, loin s'en fallait. Ce n'était que la conséquence d'un retour de rut après la déconvenue que l'on sait, à la suite de l'invitation refusée de sa voisine, un lapsus qu'il fallait oublier, un coup malheureux qui comptait pour du beurre sur lequel il voulait jouer son joker, un télescopage dans la foule qui ne devait pas lui faire louper son train de vie, une conjonction malheureuse qui les avait fait se trouver, avec sa bonne, l'un dans l'autre et non l'un après l'autre sur la même couche. En résumé, la bavure d'un nigaud qui découvrait l'amour en même temps que l'oisiveté estivale.

Il avait passé en revue tous les expédients susceptibles de le faire sortir de l'impasse car il était hors de question qu'il en restât là. Le plus simple consistait à lui proposer un petit pécule et à la renvoyer dans sa vallée en déterminant soigneusement la somme par avance dans le cas, probable, où elle en exigerait davantage.

Il ne fallait pas non plus qu'elle eût le sentiment qu'il essayait de la gruger, ce qui pouvait l'amener à décupler ses prétentions. En revanche, si elle n'acceptait aucune transaction c'est qu'elle avait déjà son prix en tête : mariage, reconnaissance de l'enfant, rente à vie, chantage, que sais-je encore...

Il ne la connaissait pas suffisamment pour la percer à jour mais la manière naturelle dont elle lui avait craché le morceau prouvait bien qu'elle voulait le laisser mijoter avant de passer à l'action. Cette femme était une aventurière, cela ne faisait aucun doute et il pouvait même se laisser aller à penser qu'elle avait prémédité son coup, qu'elle avait préparé le terrain en s'habillant comme elle le faisait, c'est à dire d'une manière sage et pudique qui ne pouvait qu'enflammer l'imagination et qui ne faisait que mettre en valeur sa poitrine belliqueuse.

Elle avait assurément attendu le moment propice pour parvenir à ses fins. Cette chaude soirée de juillet qui l'avait laissé si déboussolé avec ses poireaux, le quatuor à cordes terminant la soirée dans une beuverie scandaleuse, pendant que lui terminait la



sienne dans sa chambre, avait été pour elle une occasion en or.

Il est vrai que c'est lui qui était monté toquer à sa porte. Mais ne l'avait-il pas devinée tendue vers lui et soupirante dans sa soupente, alors qu'il n'avait que l'intention de lui montrer la pleine lune se reflétant sur le lac ?

D'ailleurs elle n'avait pas trop rechigné pour lui ouvrir et il ne l'avait menacée d'un renvoi sans certificat que pour la forme et uniquement pour la libérer des dernières entraves de la pudeur qui la torturait et l'empêchait d'entretenir une liaison avec son employeur.

Pouvait-on d'ailleurs parler de liaison, la chose n'étant arrivé qu'une seule fois, rageuse et frénétique, sur le lit de l'intrigante dont il n'avait même pas retiré la courtepointe en poil de chameau qui lui venait de sa sœur, ce qui rajouta une tâche sanglante et un remords confus au péché qu'il était en train de commettre.

L'idée qu'il pouvait recommencer, maintenant qu'il n'avait plus rien à perdre, l'effleura mais il eut la soudaine illumination que ceci n'était peut-être qu'un bobard, que tout était encore à faire et que le but ultime de la manœuvre était d'obtenir le privilège de se faire engrosser par lui.

Quant à l'aventurière en question, s'il faut ramener les choses à de justes proportions, elle venait d'avoir seize ans et n'avait connu jusqu'à présent que la bienveillance de ses pays et la douceur de sa vallée natale qui, outre des paysans montagnards, donnait au monde des colporteurs transalpins et des aventuriers aux Amériques.

C'est pour sonder ses intentions que le grand-père d'Ariane décida de faire l'aimable et de l'emmener sur le bateau à l'occasion de la fête du lac. Geste qui lui semblait princier mais dont il découvrit la vulgarité et la petitesse dans le regard de la voisine désirée.

Il n'est pas anodin que ce soit Hitler qu'il appela à son secours, car il s'était senti si rabaissé dans cette situation, que le fait qu'un manant aux yeux bruns ait pu escalader la tête d'un maréchal aux yeux bleus lui était comme une revanche.

En revanche, comme beaucoup de gens, il ignorait encore qu'il y avait l'écart d'une civilisation entre l'anodin titre de Chancelier qu'il lui donnait par ignorance de l'actualité internationale et celui de Reich Führer dont s'était affublé l'autre et que l'appeler au secours revenait à inonder le pays pour éteindre un feu de broussailles.

Quant à la petite, elle ignorait jusqu'au nom même d'Hitler et, pour elle, un chancelier était une sorte de bougeoir sur pieds qui avait tendance à vaciller. Un objet de plus à entretenir dans une maison, en tous cas.

C'est pourquoi elle ne se précipita pas sur bâbord avec la foule et se cramponna au bastingage lorsque le bateau à vapeur se retourna et que les autres passagers, après avoir été jetés pêle-mêle par-dessus bord, prirent en plus le pont et les superstructures sur la tête, ce dont ils furent peu à se remettre.

Elle but la tasse, vomit un peu, évita souplement les roues à aubes qui n'avaient rien compris et qui continuaient à battre l'eau dont la température lui sembla supportable après s'être baignée dans les lacs de sa vallée, si froids que leurs eaux donnaient des élancements douloureux dans les membres.

Après le caquetage précédant le naufrage, il lui sembla qu'un profond silence était tombé et l'on n'entendait plus que les suffocations cavernueuses de la chaudière qui se noyait.

Pendant que, sous l'épave, les passagers se déchiraient à s'arracher les ongles pour se libérer de leurs étreintes convulsives ou s'enfonçaient déjà pensivement dans les profondeurs sombres et froides en attendant les jours meilleurs de la fin de la prochaine glaciation, la petite barbota vaillamment comme un chiot vers le rivage où les spectateurs horrifiés et impuissants s'affolaient vainement à la recherche d'embarcations de secours.

Des jeunes gens téméraires s'étaient lancés à l'eau et, taillant leur brasse vigoureuse dans l'eau noire, vinrent à sa rencontre, la croisèrent et atteignirent le bateau qui s'était tu dans un gargouillement de cétacé.

Elle prit pied sur la rive avec un bon nombre d'entre eux qui revenaient éplorés, inutiles et impuissants et se perdit dans la foule des sauveteurs et des témoins du drame.

Elle resta suffisamment pour voir qu'on ramenait le capitaine qui, comme elle, avait sauté du bon côté mais qui était resté accroché à une aspérité de la coque lisse, soi-disant pour sauver des passagers, mais en réalité parce qu'il ne savait pas nager. Elle entendit les reproches qu'on faisait à celui-ci d'être encore en vie et s'éclipsa, honteuse, revint au chalet de son maître, monta à sa chambre sous les combles, fit son baluchon et rentra là-haut dans son hameau perdu.

Je ne vous dirai rien de l'accueil qui fut le sien lorsqu'elle rentra chez elle. Peut-être glissa-t-elle l'événement qui la concernait au milieu du flot des commentaires de la catastrophe. Peut-être fût-on si heureux de la savoir sauve que le fait qu'elle n'allait pas tarder aussi à proliférer apparaissait comme un double pied de nez à la mort. Peut-être... ou peut-être pas !

Quoi qu'il en fût, c'est chez elle qu'elle s'arrondit et c'est chez elle que l'enfant naquit. Elle le déclara à la mairie, de père inconnu, sous le nom de Simon. C'est chez elle qu'il grandit et qu'il devint un sacré galopin.

Les choses n'en restèrent pas là cependant du côté du père naturel de Simon. Effectivement, cela ne tint qu'à un poil et c'est de ce poil-là que je vais vous parler maintenant car il eut sur le destin d'un nombre indéterminé de personnes, dont votre serviteur, le même effet que ce désormais si célèbre battement d'aile d'un papillon de Tasmanie sur la crue du Beuvron.

La mort du grand-père d'Ariane fut une catastrophe pour la sœur de celui-ci. Outre la peine que ce triste événement lui infligea, elle le vécut aussi comme une faillite de sa part, elle qui avait pris la place laissée vacante de ses parents et qui avait toujours vécu avec l'angoisse d'échouer dans la tâche écrasante qu'ils lui avaient laissée.

Le petit frère qu'il était toujours resté pour elle n'était que de quatre ans son cadet, mais les événements avaient mis la distance d'une génération entre eux et c'est comme une mère célibataire qu'elle l'avait porté à bout de bras, inflexible et redoutable, depuis l'école primaire jusqu'aux études supérieures.

Le chalet du Lac Malure avait été fermé et laissé tel que son propriétaire l'avait quitté pour aller mourir à la fête. Des cousins éloignés étaient venus à Montélian pour reconnaître et emporter son corps mais, de lui, on n'avait retrouvé que son gilet et sa montre de gousset gravée à son nom qui furent mis en terre dans le caveau familial. Personne n'avaient pas jugé utile de faire le ménage à fond dans la maison, ni de le faire en surface d'ailleurs, estimant qu'ils auraient sûrement l'occasion d'y remonter avec la sœur du défunt pour diriger les opérations.

Mais ce fut trop pour elle que de retourner dans une maison saisie par la mort comme ces fleurs précoces pétrifiées dans un gel tardif. Elle savait que, n'ayant pas eu la force d'y aller le premier jour, elle ne l'aurait pas dix jours plus tard et encore moins, le temps passant pour elle mais pas pour la maison morte, après des mois ou des années.

Puis la guerre allongea ses jours de privation et on n'allait pas se surcharger d'une résidence inutile alors qu'on avait déjà du mal à joindre les deux bouts.

Pourtant un jour, la paix revenue, son pâle mari qui lui avait fait trois garçons, se mit en tête de vendre le chalet du lac. Alors elle se souvint de la maison et ne supporta pas la pensée qu'un autre qu'elle pût découvrir le quotidien de son frère tel qu'on l'avait laissé sept ans auparavant. Plutôt que de subir le sac de la maison, elle préférait l'organiser et ils y montèrent un samedi avec son mari et ses trois loupiots.

L'épreuve fut encore pire que ce qu'elle avait craint. Seule l'allée herbeuse du parc qui s'opposa à l'ouverture du portail lui montra que six étés avaient passé, j'allais dire six seulement car il lui

sembla que la perte de son petit frère remontait à une époque bien antérieure, appartenait à un monde différent que la guerre avait broyé et relégué au rang d'une enfance lointaine et heureuse.

En effet, en dehors de la végétation du parc qui s'était laissé couler sans retenue au dehors de la place assignée par le jardinier, soulignant les années passées, la maison par elle-même les accueillit comme si la dernière visite datait de la veille, avec une innocence qui faillit ruiner la résolution de fermeté qui l'habitait en arrivant devant la porte.

Celle-ci s'ouvrit sans difficulté, sans grincer, sans geindre et se plaignre, au contraire des portes à qui l'on n'a rien demandé depuis des lustres.

Les volets que l'on ouvrit et qui claquèrent joyeusement dans la pénombre épaissie de silence ne découvrirent pas un air empoussiéré et maladif mais laissèrent fuser sur le plancher une lumière dorée par la blondeur du bois.

Alors qu'elle s'était armée pour affronter une veillée mortuaire comme si le cercueil du disparu était dans sa chambre, attendant sa visite depuis le jour fatidique, c'est dans une maison imprégnée de la désinvolture estivale de son frère qu'elle débarquait.

Elle se rappela alors que celui-ci avait franchi vivant son seuil pour la dernière fois et que jamais cette maison ne l'avait vu mort puisque son corps n'était pas exposé parmi les autres victimes dans la chapelle ardente, ni transporté jusqu'à sa propre maison où il n'avait pas été pleuré et habillé pour la dernière fois.

Comme toujours elle avait pris les affaires en mains et c'est sous sa surveillance soupçonneuse, faisant claquer les injonctions et les directives pour diriger la visite, qu'ils découvrirent d'abord la maison, les trois loupiots devant comme des poussins curieux mais craintifs, son mari las et geignant derrière elle.

Mère poule vigilante et sévère pour qui aurait surpris la scène, mais effondrée, tremblante et psalmodiant intérieurement le nom chéri de son frère et découvrant avec horreur les signes anciens mais étrangement présents de ses dernières heures : les godillots

encore crottés de son ultime excursion sur lesquels séchaient depuis sept années ses chaussettes de laine raidies par sa sueur, la cafetière sur la cuisinière au bois dans laquelle le café avait séché et durci comme une motte de tourbe, la tasse rincée et retournée sur la pierre d'évier à laquelle il avait porté une dernière fois les lèvres avant de s'en aller mourir, sa chambre au lit défait comme s'il venait d'en bondir et où elle pensa défaillir, son blaireau et son savon où elle crut distinguer quelques poils de barbe de son ultime rasage et qu'elle ignora froidement, se mordant la lèvre au sang pour ne pas aller les recueillir en hululant de douleur tandis que les loupiots avaient entrepris une bataille d'oreillers au milieu des lamentations de leur père excédé et à laquelle elle mit un terme en distribuant de sèches calottes.

Mais l'étrangeté de la maison, son agencement si ingénieusement compliqué qui faisait qu'on avait peine à ressortir d'une chambre par où on y était entré, eurent tôt fait de séparer la troupe libérée de l'autorité de son regard et bientôt elle se vit seule dans des pièces dont, apparemment, son frère n'avait pas trouvé de destination précise.

De chambre en bibliothèque, de bureau en jardin d'hiver, tandis que résonnait l'écho éloigné de poursuites enfantines ponctué du brame lamentable des protestations excédées de son mari, affaibli par les épaisseurs des cloisons, des paliers et des étages, elle atteignit les combles et pénétra dans ce qui avait dû être la chambre d'une domestique.

Les draps étaient pliés soigneusement sur le pied du lit, la courtepoinle en poil de chameau était tirée au cordeau, aucun signe d'une présence continue ne demeurait et pourtant il lui sembla assister aux derniers moments d'une fuite, comme si les affaires avaient été retirées des étagères où elles étaient soigneusement rangées pour être jetées à la diable dans une malle de voyage.

Elle décelait une certaine contradiction entre un goût méticuleux et presque professionnel de l'ordre et les signes d'un départ précipité qui avait autorisé certains relâchements dans l'arrangement

habituellement rigoureux des lieux.

La paire de draps pliée par l'habitude mais placée légèrement de biais, la chaise repoussée de travers contre la table, la lampe de chevet qui avait basculé dans la fuite, qu'on avait redressée mais qui était retombée et qu'on avait abandonnée ainsi, sans chercher plus loin la cause de ce déséquilibre, que la sœur du défunt découvrit en trouvant dans son socle une maigre liasse de billets de banque pliés en huit.

Il avait fallu que l'émotion fût grande et la cachette nouvelle pour que leur propriétaire les oubliât dans sa fuite. Elle pensa à une jeune domestique, descendue depuis peu de sa montagne où l'avait élevée une discipline façonnée par la rigueur d'hivers interminables.

Elle sortait déjà de la chambre et ce récit se terminait avant même d'exister lorsque son regard, balayant sans conviction une dernière fois la chambrette, s'arrêta sur la courtepoinette en poil de chameau et c'est alors qu'elle reconnut celle qu'elle avait donnée à son frère pour débarrasser ses armoires alors qu'il remplissait les siennes.

Cette courtepoinette lui avait appartenu du temps qu'elle était jeune fille, que la vie commençait d'avoir la dent dure envers elle et qu'elle en confiait les tourments et les questions, les angoisses et les résolutions à son journal intime.

Sur une intuition soudaine elle se dirigea vivement vers le lit et souleva le matelas. Un sourire pâle lui échappa tant ce qu'elle découvrit se conformait à ce qu'elle pensait trouver.

Les deux éléments les plus nouveaux pour une jeune fille placée pour la première fois loin de chez elle, son salaire et son journal, avaient simplement été oubliées par leur propriétaire. Elle ne sentit aucune culpabilité à en lire les dernières pages : elle les avait payées par sept années d'un deuil inabouti et stérile. Ces jours-là, les derniers de son frère, lui appartenaient, quel que fut l'endroit où elle dût les aller chercher.

Ce qu'elle y lut lui fit monter le feu aux joues, la glaça, la suffoqua et elle dut chercher la chaise derrière elle pour s'y asseoir,

le temps d'avaler, de déglutir et de digérer l'information étourdissante qu'elle y avait trouvée.

Et puis soudain elle bondit sur ses jambes comme si un rat fût sorti de sous le lit pour lui mordre les chevilles, jaillit dans le couloir, descendit les étages, remonta les paliers, fila dans les coursives, ouvrant et claquant les portes, appelant son mari, dévalant les marches, perdue dans cette maison sans plan ni raison, jusqu'à ce qu'enfin elle se retrouvât dans la chambre de son frère.

Elle se précipita vers le secrétaire. Le foutoir y faisait foisonner maintenant les papiers tout à l'heure si bien ordonnés. En y plongeant les mains pour y trouver ce qu'elle cherchait, elle les retira pleines d'encre : “ ...les petits bâtards !... ”, souffla-t-elle.

Son frère avait un journal et c'est dans son secrétaire qu'il l'aurait rangé, elle le savait pour avoir façonné sa jeunesse et son adolescence. Elle chercha ailleurs sans conviction puis, propulsée par une soudaine certitude, elle s'élança à la recherche des loupiots dans la maison maintenant silencieuse.

Elle les retrouva dehors sur le débarcadère, avec leur père, alors qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se noyer tandis que lui bramait toujours et leur enjoignait mollement de ne pas monter dans la laide barque noire qui s'y trouvait amarrée.

Ce qu'ils firent pourtant en l'ignorant par habitude tandis que lui se tournait vers elle en haussant les épaules d'impuissance : “ ...on ne peut rien leur dire ! ”. L'aîné était debout sur la poupe et pour jouer au gondolier, il avait saisi un aviron qu'il avait planté sur le fond et sur lequel il poussait, en hurlant une caricature de chanson italienne.

Ils la virent et cessèrent leur jeu au moment où, évidemment, il était déjà trop tard : sous la poussée, la barque s'était mise à pivoter et le petit singe qui prétendait la manœuvrer se trouvait maintenant écartelé entre l'aviron planté dans la vase et le pont de la barque qui se dérobaient. Il choisit un moyen terme et se laissa choir au milieu dans un jaillissement d'eau et le hurlement de sa mère.

Ils le retirèrent couinant et suffoquant et, après qu'il eut repris



assez d'esprit à l'aide des calottes que sa mère lui administrait, ils parvinrent à saisir ce que grelottaient ses lèvres violettes : “ ...mon livre...là...dans l'eau... ”. Elle leva la tête en suivant son regard et découvrit le journal de son frère qui flottait à quelque distance et qui bientôt serait rendu illisible et coulerait, comme son auteur, dans l'eau noire.

Alors à leur épouvante stupéfaite, elle sauta à l'eau en hurlant, comme si cette fois, elle pouvait se battre avec elle et lui reprendre l'unique amour de sa vie.